

Le Québec, une société en trompe-l'œil ? La narration de la nation québécoise en son propre temps

Quebec's identity from nation to culture: visual performances of identity narrative in its own time

Anne Trépanier¹

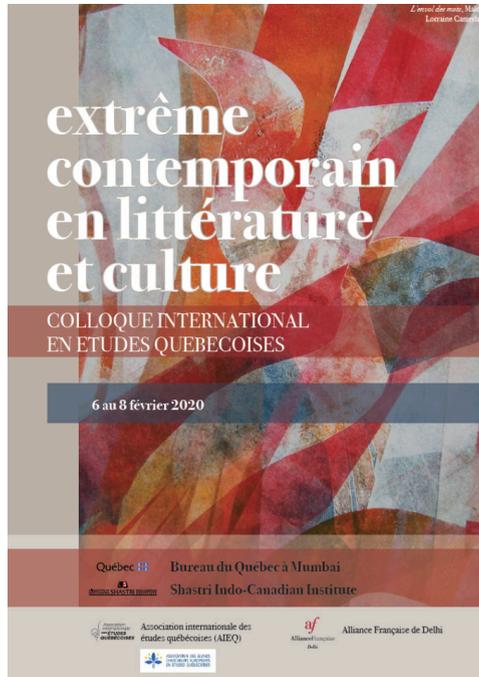
Submetido em 22 e aprovado em 28 de dezembro de 2020.

Résumé : Mon questionnement porte sur ce qui me semble être le récit d'une mutation de l'idéal national vers sa sécularisation progressive². Il ne s'agit pas de montrer comment la société québécoise s'est progressivement désethnicisée en butant régulièrement sur des blocs durs de racisme systémique et de misogynie, car c'est un phénomène que la sociologie critique québécoise constate et que les sciences sociales canadiennes soulignent. Je me demande plutôt : à quel moment la nation québécoise a-t-elle perdu sa transcendance et en faveur de quoi ? L'affaiblissement de la nation ne signifie pas pour autant la fin de la narration du Québec. Est-il possible de faire part de l'expérience du peuple québécois sans parler de l'aplatissement de la notion de nation québécoise en faveur de celle, plus rassembleuse, de culture québécoise ? Afin de penser la nation comme un tout, faut-il prendre à bras le corps sa performance comme telle : c'est pourquoi je m'appuie sur deux récits de la nation imagés et figés appartenant à deux moments de cristallisation de l'identité québécoise : la façade sculptée de l'Assemblée nationale et la *Fresque des Québécois*.

Mots-clés : Québec. Narration de la nation. Sécularisation. Façade sculptée. Assemblée nationale. Fresque des Québécois

Abstract: My questioning relates to what appears to be the story of a transformation, or put otherwise the gradual secularization, of the national ideal. It is not a question of showing how Quebec society has gradually become disenchanted by the regular episodes of systemic racism and misogyny - because this is a phenomenon that Quebec's critical sociology recognizes, and which the Canadian social sciences likewise acknowledge. Rather, I wonder: when did the Quebec nation lose its transcendence and how, if at all, has it been replaced? The collapse of the nation does not mean the end of Quebec's narrative. But, without taking into account the diminished status of the idea of a Quebec nation, is it possible to describe how Quebec society has since rallied around the more unifying notion of Quebec culture? In this piece, I am interrogating two performance stories of the nation belonging to two moments of crystallization of Quebec identity: the sculpted façade of the National Assembly and the *Fresque des Québécois*.

Keywords: Quebec. Nation's narration. Secularization. Sculpted facade. National Assembly. Public art.



Un oiseau blanc se pose sur la tête d'un personnage de bronze et donne du panache à la coiffe de Samuel de Champlain. Bien vivante, non sans humour, l'histoire de la fondation de Québec s'appuie sur des éléments clés, toujours les mêmes : une ligne du temps dictée par la mémoire collective. Comment décrire le récit national québécois contemporain ? Celui qui s'est écrit et raconté dans une prose identitaire, politique et poétique deviendrait-il globalisant, euro-centré, canadienisé, colon ou colonialiste aux yeux de ses observateurs ?

Cette réflexion sur la narration de la nation québécoise s'élabore à partir d'un lieu aveugle et pas si lointain. C'est un effort d'observation historique doublé d'une démarche heuristique que j'essaierai d'objectiver le mieux possible avec les outils de l'analyse critique ; un essai. Mon questionnement porte sur ce qui me semble être le récit d'une mutation de l'idéal national vers sa sécularisation progressive. J'entends ici par sécularisation une appropriation par le contemporain, une laïcisation horizontale, une

démocratisation dans le sens économique, une idée sans idéal, une réalité à laquelle fait face la société québécoise.

Il ne s'agit pas de montrer comment la société québécoise s'est progressivement désethnicisée en butant régulièrement sur des blocs durs de racisme systémique et de misogynie, car c'est un phénomène que la sociologie critique québécoise constate et que les sciences sociales canadiennes soulignent. Je me demande plutôt : à quel moment la nation québécoise a-t-elle perdu sa transcendance et en faveur de quoi ?

Réfléchissons à la mutation de l'idée de nation, à sa narration et à sa présence performée dans l'espace public. Est-il possible de faire part de l'expérience du peuple québécois sans parler de l'aplatissement de la notion de « nation québécoise » en faveur de celle, plus rassembleuse, de « culture québécoise » ?

L'affaîsissement de la nation ne signifie pas pour autant la fin de la narration du Québec. D'abord, afin de penser la nation comme un tout, faut-il prendre à bras le corps sa performance comme telle : ce qu'elle annonce, ce qu'elle produit, ce qu'elle projette, ce qu'elle dit, ce qu'elle fait et comment elle le fait. En effet, la nation a pris place dans l'art et l'histoire publics en suivant une mutation qui correspondrait à une sécularisation progressive de son idéal. Serait-ce la conséquence de l'entrée du Québec dans la société moderne puis post-moderne, effaçant progressivement le rapport au temps et à la communauté transhistorique au profit de la déclaration d'appartenances multiples ? Afin de nourrir ma réflexion, je vais m'appuyer sur deux récits imagés de la nation appartenant à des moments distincts de cristallisation de l'identité québécoise. Le premier récit a été dévoilé à un moment paroxystique de la nation canadienne-française : la façade sculptée de l'Assemblée nationale. Le second récit est né à un peu plus de cent ans d'écart, à l'aube du nouveau millénaire : prix de consolation d'un référendum perdu : la *Fresque des Québécois*.

Réfléchissons à la mutation de l'idée de nation, à sa narration et à sa présence performée dans l'espace public. Est-il possible de faire part de l'expérience du peuple québécois sans parler de l'aplatissement de la notion de « nation québécoise » en faveur de celle, plus rassembleuse, de « culture québécoise » ?

L'héritage institutionnel de la nation ethnoculturelle canadienne-française

La ville de Québec, capitale historique récréo-touristique depuis les années 1800, surfe sur sa représentation de porte d'entrée vers le Canada et de berceau d'une nation tentaculaire, celle qui se serait étendue sur toute l'Amérique française. Ses récits de fondation sont suffisamment nombreux et recherchés pour témoigner du rapport entre la fondation de la ville et celle d'un peuple distinct, à la mémoire historique nourrie depuis quatre-cents ans par plusieurs récits qui, comme autant de mises en abyme, racontent la fondation, l'épreuve, la résilience, la survivance et la fierté de la différence.

La capitale nationale du Québec narre toute l'histoire nationale dans ses lieux, à commencer par ses murs, qui imposent à l'esprit l'idée de forteresse, mais aussi celle de préservation d'une culture comme un joyau. C'est en ce sens que la ville joue sa carte la plus sûre de plateforme d'identification nationale.

Plusieurs monuments à la mémoire et à l'histoire témoignent en effet de l'importance de la transmission et de la conservation de la culture passée par la protection des trésors du passé et le maintien du rôle de foyer pour l'identité de la ville. Les générations successives de *Canayens*, de Canadiens français et de Franco-Américains n'ont pas eu besoin de déménager leurs pénates ni leur culte national. En effet, le foyer – dans le sens de *Heimat* – est toujours demeuré à Québec. La ville reste le berceau de la distinction nationale et culturelle. La vieille capitale, c'est aussi un foyer dans son sens premier : l'âtre. Que vient-on raviver à Québec ? La flamme nationale ? Vient-on y ressasser les souvenirs et réchauffer des histoires d'intégration réussie ? Veut-on y voir reflourir une culture du phénix, toujours tragiquement porteuse ?

Il semble que l'idée de nation, au Québec, ait progressé non seulement sous différents couverts et de nombreuses dénominations mais qu'elle ait aussi été portée par des définitions de nature variées. Il semble aussi qu'elle ait pris une place dans le discours public, dans le discours politique, dans le discours artistique, suivant une mutation qui correspondrait à mon avis à une sécularisation de l'idéal qui serait la conséquence de l'entrée du Québec dans la société moderne puis post-moderne, faisant progressivement de l'historicité une chose impuissante.

L'historicité, c'est cette posture de l'écrivain historien qui pose que le passé est différent du présent. En effet, à la suite de Fernand Dumont (1993), Jacques Parizeau (1995), Daniel Jacques (2008) et Mathieu Bock-Côté (2007, 2012), plusieurs autres essayistes contemporains nous amènent à considérer la nation québécoise comme étant inachevée. Le principal argument qu'ils invoquent est l'argument de nature, selon lequel la nation québécoise ne serait pas advenue parce qu'elle n'aurait pas su se constituer dans un espace de liberté politique. Mais en effet, si la liberté politique et la passion politique se rejoignent à l'horizon de l'histoire présente, dans tout ce qu'elle a de post-national (régionaliste, globalisante, acceptant les associations plurielles), des questions s'imposent. N'est-ce pas le rapport trouble à un passé voilé, qui s'exprime par « le déni de soi » comme l'écrit Daniel Jacques (2008), n'est-ce pas le malaise avec le passé historique qui permette l'uchronie ? N'est-ce pas le caractère infini qui est à la source du rêve d'une nation québécoise, qu'elle soit spirituelle, culturelle ou politique ? Il me semble en effet que pour répondre à un argument de nature par un autre, si la nation n'est pas encore advenue parce qu'elle n'a pas pu se constituer dans un espace de liberté politique, je répondrais au contraire que la contrainte semble être, dans bien des littératures, le principal levier du rêve. Une autre question serait celle de la sécularisation d'un trait identitaire idéal qui permette la non-contraction entre l'être et le devenir.

Jocelyn Létourneau, dans une tentative de repenser la nation québécoise en la hissant hors de ses mythistoires écrit dans *La condition québécoise, une histoire dépayssante* qu'il n'y a pas dans notre monde interculturel contemporain, de perte de la « québécity » mais au contraire un renouvellement de cette identité en tant qu'héritages successifs (2020). Alain Denault pour sa part, réfléchit à ses anciens et nouveaux « terrains d'entente » (2020).

Reprenons une narration connue afin de poser les assises de l'observation d'un changement de paradigme. Le groupe canadien-français se reconnaissait par des pratiques communes : sa définition était centrée sur le catholicisme, sa foi et ses rituels. Les individus de ce groupe partageaient un idéal : celui de l'Église et d'une supériorité morale, valeurs qui venaient par ailleurs consolider une nation culturelle puisque la langue et la

religion allaient de pair; la foi était gardienne de la langue et vice-versa. Aussi, le grand rêve pérenne d'une Amérique française prenant racine en Nouvelle-France rassemblait-il encore les francophones catholiques.

Au moment de l'inscription du *Je me souviens* sur la façade de l'Assemblée nationale, les Canadiens français du Québec, de l'Ontario et de l'ouest canadien, y compris les Franco-Américains (c'est-à-dire les Canadiens français des États-Unis) avaient tous rendez-vous avec la nation. On pourrait dire que les chefs de cette nation étaient les membres du clergé. Que les ministres du culte furent les premiers ministres de cette religion de la nation. Même, en paraphrasant l'œuvre phare de Marcel Gauchet (1985), on pourrait défendre que cela posait les assises d'un régime politique qui préparait démocratiquement sa propre sécularisation. Ce mouvement n'a pas pour autant empêché l'inscription de la nation dans l'espace politique. Il préparait en fait la reconnaissance d'un « espace humain médiateur » de la transcendance du peuple vers Dieu, du peuple vers l'idéal national, du peuple vers la terre promise à recevoir (et non pas la terre à conquérir). C'est l'époque de la façade sculptée de l'Assemblée nationale.

La façade sculptée de l'Assemblée nationale

Comme sur le portail d'une cathédrale, le récit symbolique composé par la statuaire de façade de l'Assemblée nationale du Québec prépare le fidèle citoyen aux récits plus complexes et aux rituels autrement sacrés qui prennent place à l'intérieur. En tant que temple de la démocratie pour le peuple constituant et rêvant la nation, et afin de protéger les délibérations d'une assemblée élue, l'hôtel du parlement peut en effet être lu à la manière d'une mise en abyme. Alors que la cathédrale est construite en forme de croix autour de l'autel sacré et du tabernacle, l'hôtel du parlement est construit autour d'un espace carré et dépeuplé. Ses quatre murs sécurisent son cœur architectural dans l'angle mort de la démocratie : le jardin de guérison du parlementarisme.



(Fig. 1)

L'architecte Eugène-Étienne Taché est bien connu pour avoir sculpté sur l'entrée monumentale une devise digne d'orner la boîte de Pandore : *Je me souviens*. En entrant dans la Confédération, la province de Québec avait la responsabilité de se rappeler ce qu'elle était avant de devenir une province en suivant un adage commun. Il fallait que ses citoyens présents et futurs sachent d'où ils venaient pour faire face à l'avenir. En effet, il fallait aussi s'occuper de la présence neuve et imposée d'une mémoire britannique et reconnaître son héritage personnifié sous la forme avérée de l'institution parlementaire.

La façade de l'Assemblée nationale, élaborée entre 1883 et 1886, a été créée à la manière d'un panthéon de héros et de figures du passé à retenir. Inspiré par le style second empire du Louvre, le palais du parlement est, dans son architecture, un hommage au musée parisien, officiellement résidence d'Henri IV et de Louis XIV, rois successifs de France à l'âge d'or de la Nouvelle-France.



(Fig. 2)

Si l'année 1791 voit le Palais du Louvre devenir un musée, la *Province of Quebec* devient le Bas-Canada, lieu historique de luttes mémorables et conservatoire de traditions notoires. Soutenu par la philosophie romantique, le récit de la façade restaure l'influence du passé à travers ses symboles français. Pris ensemble, les éléments de la façade composent un vrai tableau : ils constituent une cristallisation de la narration de la nation qui renforce des thèmes importants du passé afin d'aborder l'avenir de manière cohérente.



(Fig. 3)

Les allégories viennent représenter des principes et des idées directrices. Deux groupes décorent l'avant-corps: la présence de la poésie et l'histoire d'un côté sont équilibrées par la religion et la patrie de l'autre. L'iconographie catholique est ainsi associée à un thème laïc et héroïque. Les trois ordres de pouvoir organisent la lecture de la façade : fondateurs, religieux et militaires. Les grandes personnalités de l'histoire du Canada français : Cartier, Champlain et Maisonneuve côtoient des membres influents du clergé tels Laval, Brébeuf, Marquette et Olier de même que de grands capitaines : Frontenac, Wolfe, Lévis et Montcalm. Entre les niches, les principaux gouverneurs du régime français alternent avec les « plus sympathiques gouverneurs du régime britannique à notre nationalité » (Blais et al., 2008). Les explorateurs d'une plus grande Amérique française comblent aussi les vides (Iberville, Jolliet, Lasalle, Boucher, Nicolet, Beaujeu, Hertel et La Vérendrye). Si Champlain et Maisonneuve sont les deux pieds du colosse mémoriel (l'un fut le fondateur de la ville de Québec en 1608, le premier établissement permanent français en Amérique, l'autre celui de Montréal, première métropole établie en 1642), les mères de la nation, représentatives de l'Église – et pour ainsi dire les véritables fondatrices de la nation – sont célébrées plus haut. Seraient-ce parce que ces mères nullipares ont été les principaux vecteurs de sédentarisation des Autochtones, témoins absents de cette mémoire de pierre ?



(Fig. 4)

L'œuvre maîtresse du sculpteur Louis-Philippe Hébert tente bien de faire surgir un morceau du passé pour mieux l'y reléguer. En effet, les personnages sans nom de *Halte dans la forêt*, une famille autochtone, debout sur un bloc comme sur une île, apparaissent avant tout comme des figures exotiques égarées dans le présent. *La Halte* est littéralement gelée dans le temps, pétrifiée, devant la façade de l'assemblée nationale.



(Fig. 5)

Les omissions volontaires d'Anadabijou, de Donnacona, de Kondiaronk et de bien d'autres personnages historiques connus, perpétue l'absence des Autochtones dans l'histoire mémorielle et mémorable du Québec jusqu'à ce jour. Pourtant, ce n'est pas par hasard que des ajouts significatifs ont été faits ; des sculptures de Marie de l'Incarnation et Marguerite Bourgeoys ont été ajoutées en 1964, au cœur de la Révolution tranquille, additionnant ces figures fondatrices à l'édifice à un moment où la religion est officiellement révoquée du discours national. Était-ce pour renforcer cette idée de célébration du passé révolu ? Aussi peut-on penser que la façade de l'Assemblée nationale expose un panthéon de héros du passé et... prescrit les figures historiques à retenir.

Avant le décès de Duplessis, qui avait maintenu le Québec dans « la grande noirceur », le manifeste *Refus Global* (1948) écrit par des artistes et poètes automatistes, était venu déclarer, à grands coups de mots, la mort de la nation spirituelle canadienne-française avant l'heure. Célébrant le délestage de la triade foi langue institutions, le manifeste rejetait l'immobilisme social. Cette assertion qu'on vénère comme la base idéale de la Révolution tranquille n'a pu s'opérer pour le groupe québécois en devenir

que parce qu'une certaine sécularisation du religieux l'avait déjà précédée. On peut voir dans cette mutation un déni de soi, un mépris de soi et de la mauvaise foi, néanmoins on peut aussi y observer les effets de la révolution qui allait s'opérer autour d'un nouveau soleil.

La culture comme nouvel astre allait tout naturellement faire rejaillir de l'ombre sur ce qui était auparavant au centre : la foi catholique. En cessant de l'exposer comme le Sacré Cœur de Jésus, c'est suivant une nouvelle conscience historicisée que le présent et le futur sont compris comme nécessairement *autres*. Pour la nation québécoise, l'avenir de la foi serait la culture. Au même moment, la révolution économique du Québec, elle, avait bel et bien lieu. Ce qui fut le rattrapage keynésien d'une société qui se voulait moderne eût la portée symbolique de faire entrer la nation culturelle dans l'espace politique dominé par l'économie. La caisse de dépôt, le Ministère de l'éducation et la nationalisation de l'électricité structuraient alors le nouvel État du Québec. Le projet d'indépendance politique, nourri par la nation culturelle, impliquait le recul de la piété de masse pour une appropriation libre et individuelle du patrimoine religieux ou de la foi.

Le groupe majoritaire ayant perdu la foi, du moins publiquement, il n'en reste pas moins que plusieurs individus ont fait de l'héritage catholique un bien personnel, le prenant et le modelant à leur aise. Délaissant les églises et leurs perrons, les individus de la nation culturelle québécoise ont conservé un Dieu et une religion qui n'avaient plus rien à voir avec celle en vogue dans les séminaires que chérissait la nation historique canadienne-française. La sécularisation de la nation canadienne-française par l'intériorisation de la foi, la privatisation des pratiques et la personnalisation du rapport au divin auraient-elles permis à la culture de s'imposer comme nouvel horizon, voire de devenir objet de culte ? Je pense que oui. Le déplacement de la nation spirituelle vers la nation culturelle a véritablement eu lieu dans l'arène symbolique du politique. En effet, ce déplacement du spirituel vers le culturel aux allures de politique a eu lieu au cœur du lieu de mémoire par excellence : dans le foyer de l'Assemblée nationale. Authentique chemin de croix populaire, le déplacement du crucifix vers le hall d'entrée du bâtiment a pris des airs de procession de foi afin de patrimonialiser l'objet de culte pour en faire un objet de culture. Avec la rénovation du

patrimoine bâti avec en toile de fond, l'Assemblée nationale, ses héros sculptés et son « Je me souviens » sont maintenant illuminés en contre-plongée.

Tribut et exutoire, mémoire et fierté du présent d'alors, la façade sculptée de l'hôtel du parlement fut un marqueur de la refondation de la société canadienne-française dans son passage vers la Confédération et de ce fait, témoin de son ancrage dans une définition de la nation distincte de la France et des États-Unis et fière de l'être. Lieu de pouvoir, lieu de conservation, lieu de mémoire, l'Assemblée nationale est aussi devenu un lieu de réconciliation symbolique. Non seulement s'agit-il du bâtiment construit pour protéger un système parlementaire – cadeau de l'empire britannique – mais il célèbre aussi la parade réussie des grands dangers historiques, soit la révolution américaine qui aurait assimilé les Canadiens à la langue anglaise – n'aurait-ce été de l'Acte de Québec de 1774 – et la révolution française non advenue sur ce territoire qui aurait été également catastrophique si elle avait causé, au Canada français comme en France, la sécularisation effrénée et la haine de la religion.

En effet, ce changement de paradigme – du public vers le privé – décrié par Mathieu Bock-Côté dans la *Dénationalisation tranquille* n'est-il pas l'expression d'une tendance lourde, celle de la mutation de la culture nationale vers une nation de la culture publique ? Si l'on a « jeté au feu les souches au feu de la Saint-Jean », comme l'écrivait Gérard Bouchard dans une lettre ouverte il y a plus de vingt ans, ce n'était pas à mon avis pour immoler l'héritage mais pour fêter la nouvelle arborescence du Québec multiethnique – un Québécois sur cinq est né à l'extérieur du Canada (pour comparer, un Torontois sur deux n'est pas natif du Canada) (Statistiques Canada 2016).

Rappelons que la culture de la survivance et que la culture de la consolidation se sont entretenues successivement dans le même espace, celui d'une société distincte évoluant dans les marges d'une identité canadienne bilingue et multiculturelle. Depuis presque cinquante ans, l'espace du groupe québécois est confirmé : ses frontières sont bornées, son caractère national est bien établi. Le Québec est dorénavant, fièrement, une société d'accueil aux vertus cardinales bien définies par le seul politique. Ses trois piliers sont les suivants : la langue française, la démocratie, et l'égalité entre les hommes et les femmes. Ceci dit, malgré les nombreux tiraillements sur les « accommodements raisonnables » qui

ont donné lieu à une remise en question populaire de la place du religieux, de ses rituels et de ses signes ostentatoires dans l'espace national au cours de fascinants débats sur la place de la religion dans les horaires sportifs et à l'école publique, il y a aussi eu des débordements dont le Québec a été gêné. Citons entre autres la circulation d'un certain *Code des valeurs* (2007) écrit par la mairie de la petite municipalité d'Hérouxville, contenant des explications, sous forme de code de comportements, destinées à faire comprendre « la façon de vivre au Québec » aux nouveaux arrivants, mais qui s'est révélé obtus, ignare et plein de préjugés offensants :

Dans nos familles, les garçons et les filles mangent ensemble, à la même table, la même nourriture. Ils peuvent manger toutes sortes de viandes, fruits et légumes. Ils n'ont pas à manger exclusivement de la viande ou exclusivement des légumes. Et ils peuvent manger des deux en tout temps de l'année. Si les enfants mangent de la viande de bœuf, à titre d'exemple, ils ne chercheront pas à savoir la provenance du bœuf, qui l'a tué, à quel endroit, de quelle façon ou quel jour.

Dans nos familles, ce qui est ingurgité par la bouche sert exclusivement à nourrir le corps. L'âme se nourrit autrement. [...] Vous saurez voir encore quelques croix du chemin témoignant de notre passé. Ils sont partie intégrante de notre histoire et de notre patrimoine et doivent être considérés comme tels. Publier toutes les normes régissant notre mode de vie serait un exercice fastidieux. Les normes ci-haut publiées se veulent un échantillon pour que les nouveaux arrivants puissent clairement nous identifier avant d'exécuter leur choix d'habiter avec nous notre territoire.

La métropole cosmopolite s'est abondamment moquée de ce manifeste pamphlétaire ; le Canada anglais a crié au racisme viscéral du peuple québécois tout entier, d'où les recommandations post-nationales de Gérard Bouchard et de Charles Taylor (2008) et leur mise en œuvre partielle et tardive par le gouvernement de la capitale.

Il me semble que la nation politique, celle qu'illustre la quête d'indépendance nationale québécoise, ne peut que se rêver qu'à partir d'un espace de non-liberté politique. Utopique, uchronique, cette nation politique est d'abord rêvée : « À la prochaine fois » avait dit René Lévesque à l'annonce des résultats du référendum sur la souveraineté association et accueillant la défaite confirmée avec 59,56% de votes pour

le non exprimés. Selon Daniel Jacques, Lévesque aurait dû accepter la défaite et *non* miser sur l'espoir d'une victoire prochaine ; il serait à blâmer parce qu'il n'aurait pas eu le courage d'*éteindre* la possibilité de la nation politique (2008, p. 137-140). Je pense au contraire qu'il en a justement été son premier prophète, son saint Jean Baptiste, en jouant dans les braises, en repoussant la nation politique dans l'avenir et en donnant de la matière au rêve. Cette nation politique imaginée a été mise à l'épreuve symbolique et effective de la sécularisation.

Jacques Parizeau a caressé le rêve de la souveraineté du Québec jusqu'au soir du 30 octobre 1995, en encaissant difficilement les résultats du référendum. « Si près du but », dit-il, s'étouffant de larmes et de colère. En effet, sur 4,7 millions de votes exprimés correspondant à 93,52 % des électeurs – un taux de participation record ! – les résultats finaux montrent un mince écart de 54 288 voix. À l'annonce des résultats (50,58 % pour le *non*) Parizeau, premier ministre du Québec et chef du camp du *oui* lâche sa fâcheuse déclaration sur les causes présumées de l'échec référendaire : « l'argent et les votes ethniques » (1995). Si l'enquête sur les fonds de la caisse fédérale déployés par le camp du *non* et l'étude statistique des votes par régions lui a donné raison, personne en revanche ne lui a pardonné l'effet glaçant de ses paroles sur le rêve d'un Québec plus juste, plus ouvert, solidaire des travailleurs et des femmes, un pays dans lequel la tradition québécoise pouvait se réinventer. Et depuis ? J'ai l'impression qu'après le confort et l'indifférence des années 1980 et la honte collective de 1995, l'intériorisation culturelle des années 2000 est confirmée.

En effet, il semble qu'en regard de la nation, comme dans bien d'autres domaines, le chacun pour soi domine, y compris pour l'appropriation personnelle des piliers *vintage* de l'identité collective : les institutions, la foi, la souveraineté. C'est devenu du « chacun pour soi ». Serait-ce parce que l'utopie et le rêve politiques ne sont possibles que dans un espace de liberté limité ? Ou s'agit-il de dire que le présentisme obscurcit l'idée même que l'avenir du groupe pourrait être différent ?

Comment ouvrir la nation à une nouvelle transcendance ? Une performance identitaire dans la capitale nationale fait la proposition suivante : la culture c'est la nouvelle nation.

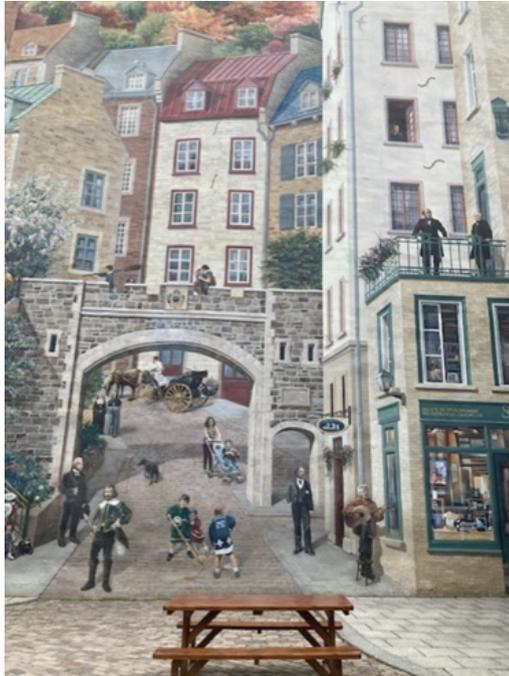
À Québec, chef-lieu de la province du même nom – bégaiement de l’histoire ou réaffirmation identitaire – la définition romantique de la nation gravite autour de la notion d’un passé précieux dont l’avenir se joue au présent, par la magie du souvenir : *Je me souviens*.

Le « Je » collectif demeure un mystère. La devise appelle tous les citoyens du Québec à participer à la mémoire collective, la mémoire étant le seul présent du passé.

Le défi de la narration de l’histoire québécoise est de s’ouvrir aux passés divers et aux nombreuses histoires de ses citoyens. Plusieurs politiques, dont celle du français comme langue officielle et celle de l’intégration des immigrants suivant l’interculturalisme plutôt que le multiculturalisme, ont contribué à façonner une société distincte. J’y vois une confirmation du déplacement de la nation culturelle vers une culture de la nation, une culture nationale qui se vit sur un territoire fini, borné, contrôlé par des lois, et qui se vit au présent. *La Fresque des Québécois* est une illustration de ce changement de paradigme.

La fresque des Québécois

De la même façon que la façade de l’hôtel du parlement sert de bible séculaire illustrée pour l’identité nationale des Canadiens français au XIX^e siècle, la *Fresque des Québécois* est une capsule temporelle, invitant les Québécois et les passants du nouveau millénaire à entrer dans l’univers symbolique du Québec au moyen d’une peinture en trompe-l’œil. Le paysage culturel de la nation québécoise est présenté dans un triptyque architectural ; les bâtiments réels des rues latérales se fondent dans la peinture murale qui représente une vue imaginaire mais réaliste de la ville. Projet local, municipal et national, la fresque réitère les symboles à base de la nation québécoise.



(Fig. 6)

La base de la fresque commence sur la côte escarpée de la Montagne, où une bibliothèque peinte montre des trésors littéraires nationaux : des romans primés et des histoires du Québec. Samuel de Champlain, explorateur, géographe et fondateur de l'établissement permanent de Québec le 3 juillet 1608, se tient au centre de l'image sur des galets peints de même nature que ceux qui couvrent la vraie rue, devant, invitant le public à pénétrer dans sa ville historique et imaginaire.

Sur la gauche, un escalier grouille de personnages issus d'époques différentes : Louis Jolliet, grand explorateur des grands lacs partage les marches avec deux ouvriers anonymes. Derrière eux, Alphonse Desjardins, créateur des Caisses Populaires, le système financier coopératif emblématique du Québec pour avoir mis à profit l'épargne populaire et permettre le crédit aux petites gens. Des enfants jouent au hockey. L'un a des traits autochtones, l'autre vu de face a le teint clair – ils arborent des chandails historiques d'équipes différentes – comme de quoi toutes les partisaneries

n'empêchent en rien de jouer ensemble au sport national. Une mère et son bébé dans un landau passent devant deux religieuses marchant bras dessus bras dessous ; ce sont Marie Guyart de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines et Catherine de Longpré, première supérieure des Hospitalières, figures historiques de l'éducation et des services sociaux : l'unique filet de sécurité sociale de la Nouvelle-France à la Révolution tranquille.

À droite de Champlain, sous la porte, se tiennent fièrement lord Dufferin, champion britannique de la reconstruction des fortifications de la ville, et Félix Leclerc, de l'Île d'Orléans, le père des chansonniers. Jean Talon, intendant du roi Louis XIV chargé d'augmenter la population de la colonie avec les Filles du Roy et Frontenac, fier gouverneur du Québec pendant l'âge d'or de la Nouvelle-France, observent la scène par les fenêtres des quartiers vivants, au deuxième étage d'un immeuble.

Jacques Cartier, pour sa part, se tient dans la fenêtre ouverte de l'étage, contemplant la réalisation de son rêve d'une présence française permanente à Québec. De l'autre côté du triptyque se trouve l'un des premiers historiens du Canada, François-Xavier Garneau, debout comme un orateur sur le balcon, avec Papineau, leader des Rebellions des patriotes, haranguant la foule avec leurs discours patriotiques.

Une autre fenêtre s'ouvre sur Thais Lacoste-Frémont, remarquable féministe diplômée et bilingue, figure politique de l'obtention du droit de vote des femmes, représentante du Canada à la société des nations en 1933, et grande sœur longtemps oubliée de Marie-Gérin Lajoie.

Au-dessus de la bibliothèque trône Saint François de Laval, premier évêque de Québec né dans la grande famille Montmorency et formé chez les Jésuites, dont la fortune personnelle a permis à l'Église canadienne de s'établir. Canonisé par le pape François en 2014, il avait déjà été décrété saint de son vivant par la population de Québec qui encensait sa charité, sa piété et son humilité et par des générations qui tiennent depuis longtemps la basilique et le séminaire de Québec comme les plus grands marqueurs de la civilisation de l'Amérique française.

Le point de fuite de l'image est une porte sur laquelle un jeune couple se tient en s'embrassant, ode à l'éphémère et en même temps à l'avenir, devant le fond

architectural marquant une célébration du patrimoine bâti typiquement québécois hérité de la Nouvelle- France. On comprend, à la lecture symbolique du trompe-l'œil, que bâti sur le roc, le projet du Québec est là pour durer. L'image offre une transition verticale à travers les quatre saisons, représentant un cycle, mais aussi une temporalité terrestre plus qu'une historicité chronologique, rappelant le cadran narratif autochtone. Et bien sûr – et c'est là que loge son extrême contemporanéité – *La Fresque des Québécois* invoque une temporalité itérative qui joue sur l'interaction des passants avec le paysage historique intégré dans la peinture. Les signes d'un passé national sont intégrés pour se fondre harmonieusement dans le paysage urbain. Les lignes entre le passé et le présent sont floues, appelant les passants à entrer physiquement dans l'imaginaire historique de la capitale nationale.



(Fig. 7)

Déclaré patrimoine de l'humanité par l'Unesco, le quartier de Place-Royale est une ode à la Nouvelle-France, à ses traditions architecturales et à son potentiel de recommencement. *La Fresque des Québécois*, au centre physique de cet espace patrimonial, met les citoyens et les touristes au cœur de l'histoire de la fondation de Québec, et en présence de la narration de sa refondation. En effet, le récit séduisant du tableau en trompe-l'oeil définit d'abord historiquement la nation québécoise. Il appelle aussi les passants à assimiler les tenants de la nation politique québécoise en vivant une expérience immersive du passé symbolique dans le présent.

Les tensions au coeur la narration de l'identité québécoise sont illustrées plus grand que nature dans ces exemples : la façade sculptée de l'Assemblée nationale et la *Fresque des Québécois*. Toutefois, gardons à l'esprit que la performance de l'identité est organisée et intentionnelle, alors que la formation de l'identité et le sentiment d'appartenance ne le sont pas. Ces deux derniers dépendent de l'efficacité du système de création de sens. En effet, ses marqueurs sont des moments définisseurs, des cristallisations d'une identité soumise au groupe afin qu'ils s'y reconnaissent, dans toutes leurs arborisations. Contrairement aux récits unidimensionnels, ces deux performances programmées de la nation sont dans l'espace public et dès lors, sujettes à réinterprétation à partir du présent et du vivant. L'espace est ainsi délibérément ouvert pour attraper un filet de lumière et étudier ses ombres et ses projections.

En effet, une peinture murale en plein cœur de Place Royale, à deux pas des fondations de l'Abitation de Champlain préservées sous l'église Notre-Dame-des-Victoires, bijou protégé de la capitale nationale du Québec, reprend un rôle narratif attendu en y mettant du neuf : elle dessine une toile de fond audacieuse permettant au passé d'être vivant au présent, en même temps que le futur, tout le temps, beau temps mauvais temps.

Si ma réflexion a commencé dans l'objectif d'une longue vue, elle se termine en réalité augmentée : autour de moi, la nation culturelle est partout, été comme hiver. L'oiseau est toujours là, mais il vole au-dessus du trompe l'œil.

Références

- BOCK-COTE, Mathieu. *La dénationalisation tranquille*. Montréal : Boréal, 2007.
- _____. *Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois*. Montréal : Boréal, 2012.
- BLAIS, Christian ; GALLICHAN, Gilles ; LEMIEUX, Frédéric ; SAINT-PIERRE, Jocelyn. *Québec, quatre siècles d'une capitale*. Québec : Les Publications du Québec, 2008.
- BOUCHARD, Gérard et TAYLOR, Charles. *Fonder l'avenir; le temps de la conciliation : rapport abrégé Commission de consultation sur les pratiques d'accommodements reliées aux différences culturelles*. Québec : Gouvernement du Québec, 2008.
- BOUCHARD, Gérard. Diversité et identité québécoises: jeter les souches au feu de la Saint-Jean-Baptiste?, *Le Devoir*. 24 mars 1999.
- BORDUAS, Paul-Émile et al. *Manifeste du refus global*. Montréal : Éditions Mithra-Mythe, 1948.
- DENAULT, Alain. *Bande de colons. Une mauvaise conscience de classe*. Montréal : Lux, 2020.
- DUMONT, Fernand. *Genèse de la société québécoise*. Montréal : Boréal, 1993.
- GAUCHET, Marcel. *Le désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*. Paris : Gallimard, 1985.
- JACQUES, Daniel. *La Fatigue politique du Québec français*. Montréal : Boréal, 2008.
- PARIZEAU, Jacques. *Pour un Québec souverain*. Montréal : VLB, 1995.
- STATISTIQUES Canada 2016. Population sur : <https://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2016>. Consulté le : 01/12/20

Table des figures

Fig. 1 : @Anne Trépanier

Fig. 2 : @Bibliothèque et archives du Québec

Fig. 3 : Wikipédia (https://fr.wikipedia.org/wiki/Hôtel_du_Parlement_du_Québec, consulté le 01/12/20)

Fig. 4 : @Anne Trépanier

Fig. 5 : @Anne Trépanier

Fig. 6 : @Anne Trépanier

Fig. 7 : @Anne Trépanier

Notes

- ¹ School of Indigenous and Canadian Studies, Carleton University, Ottawa, Canada anne.trepanier@carleton.ca
- ² L'intention de ce texte prend racine dans une réflexion présentée au Centre de recherche interdisciplinaire sur les minorités et la citoyenneté à Ottawa (CIRCEM, 2010) et publiée dans la revue *Argument* (2012). Le colloque des jeunes chercheurs en études québécoises couplé avec le colloque « l'extrême contemporain en littérature et culture québécoise » tenu à l'institut Shastri à New Delhi (2020) m'a donné l'occasion d'approfondir ma réflexion, les nouveaux essais de Jocelyn Létourneau (2020) et d'Alain Denault (2020) aussi : en voici le résultat. La reprise de quelques phrases et formules sur lesquelles viennent se greffer mes réflexions actuelles n'est pas fortuite ; ce texte est un approfondissement du premier.